

# LA VIE LITTÉRAIRE AU CANADA FRANÇAIS:

*Essai de Bilan pour l'Année 1959-1960*

*Jean-Guy Pilon*

**R**ÉVOIR, après quelques mois, les événements marquants d'une année littéraire, c'est s'exposer, à coup sûr, à des oublis graves qu'un lecteur pointilleux serait en droit de relever. C'est pourquoi je m'engage dans ce bilan avec une certaine crainte et en prenant, au point de départ, la précaution d'avertir ceux qui me feraient l'honneur de me lire, que cette synthèse n'est sûrement pas complète; malgré toute l'objectivité que je voudrais lui assurer, elle demeurera quand même personnelle, c'est-à-dire que certains événements ont pu prendre à mes yeux une dimension que d'autres observateurs peuvent fort bien ne pas leur accorder, et vice-versa. Qu'on le veuille ou non, des événements en apparence minimes ont parfois une importance qui les rend plus nécessaires et significatifs que des machines considérables.

Ainsi en est-il de la troisième rencontre des écrivains canadiens qui eut lieu dans les Laurentides, à quelques milles de Montréal, du 16 au 18 octobre 1959.

Pour en bien saisir le sens et la portée, il faut d'abord en esquisser l'historique. C'est à l'été 1957 que les Editions de l'Hexagone ont lancé l'idée d'une rencontre annuelle des poètes canadiens. J'avais déjà, pour ma part, en assistant aux Biennales Internationales de Poésie, en Belgique, pris conscience de la nécessité de réunir les poètes, moins peut-être pour faire une lumière définitive sur les notions de poésie et de langage, que pour les obliger à un dialogue qu'il n'est plus possible de refuser. Cette initiative nouvelle avait suscité assez d'enthousiasme pour que nous décidions d'en publier les textes (c'est l'origine du livre *La Poésie et*

*nous*) et pour que nous prenions la décision de tenir une rencontre semblable chaque année, en l'ouvrant de plus en plus aux autres écrivains. Ainsi, le deuxième année, nous avons invité les poètes canadiens de langue anglaise et les critiques. Ces nouveaux contacts furent extrêmement enrichissants. La troisième rencontre fut donc une rencontre des poètes, romanciers et dramaturges, c'est-à-dire une rencontre d'écrivains de toutes disciplines. Encore là, nos confrères de langue anglaise ont voulu s'associer au mouvement.

La rencontre de 1959, organisée par Fernande St-Martin et Michèle Lalonde, avait comme thème *Création et langage*. Dans une remarquable conférence, Mme. St-Martin précisait dès le début, toutes les résonances du thème choisi :

Les problèmes les plus fondamentaux qui peuvent s'offrir à la pensée sont ceux du langage, car de la façon dont le langage s'élabore "spontanément" en nous . . . c'est-à-dire sous les influences concertées et tyranniques de notre culture et des sociétés qui nous entourent, dépendra la structure de nos émotions, la qualité de nos relations aux choses et aux êtres, la nature de nos recherches, de notre activité et de notre volonté de création.

L'on sait maintenant que toute expression humaine, toute symbolisation : gestuelle, sonore, plastique, scientifique ou verbale, est une forme de langage. Si nos débats nous conduisent à examiner le langage verbal, c'est-à-dire celui qui utilise les mots écrits ou parlés, il faut malgré tout garder constamment présent à l'esprit le fait que ce langage verbal n'est que l'un des langages possibles à l'homme, que l'une des formes ou méthodes qu'il a élaborées, pour s'exprimer lui-même et ses relations avec le monde.

Ce langage verbal a-t-il pour fonction d'exprimer les mêmes réalités humaines que le langage plastique ou scientifique ou musical? Il semble essentiel que des écrivains se posent la question et y répondent.

Le langage verbal peut-il ou doit-il se référer aux mêmes émotions, aux mêmes perceptions du réel, aux mêmes réalités internes et externes que celles auxquelles se réfèrent les autres langages humains?

Le langage est-il création? A quel moment le devient-il? S'il n'est pas création d'un monde abstrait, purement humain, quelle est exactement sa fonction chez l'homme? Une œuvre peut-elle encore être dite "de création" lorsqu'elle ne fait que mimer le langage quotidien, les dialogues et les habitudes verbales de ceux qui ne sont pas écrivains? A quelles conditions? Le langage conserve-t-il la même fonction quand il est utilisé par l'homme moyen, l'homme de la rue et quand il est récupéré par le travail de l'écrivain? En un mot, la fonction d'écrire exige-t-elle un certain maniement des mots différents du simple exercice spontané de la parole?

Robert Elie, qui devait traiter plus particulièrement de “Langage et roman”, déclarait, dans un exposé qu’il convient de relire :

Le roman n’est pas description, mais, comme le poème ou la tragédie, le tableau ou la symphonie, il est création. Il ne s’agit pas d’un retour vers le passé, aucunement d’un exercice de mémoire. Proust n’est pas aussitôt parti à la recherche du temps perdu que c’est un monde nouveau qu’il édifie, où ses modèles ne peuvent se reconnaître, ni lui-même sous les traits de Marcel. Et Vermeer, quand il peint la vue de Delft, se croit fidèle à ce qu’il voit, et pourtant aucune photographie ne ressemblerait à son tableau. Proust, plus encore que Vermeer, nous propose une image vivante de son monde intérieur qui s’ouvre à plus grand que lui-même . . . .

On comprend que je n’aie aucune sympathie pour ce langage qui se veut personnel et à la portée de tous le monde. Qu’un romancier traite cavalièrement le dictionnaire et la grammaire m’importe assez peu s’il a le sens de l’image, si d’une image il fait un monde et refait le monde.

Est-il nécessaire de dire que je ne connais pas d’illusion plus dangereuse en art que le réalisme, la recherche de la vraisemblance, la crainte des situations extrêmes, la soumission aux conventions, à la tyrannie du bon sens et du bon goût, qui peuvent s’allier à la sottise.

Jacques Languirand, en abordant le même thème sous un éclairage semblable, mais en dramaturge cette fois, allait soulever de vives discussions. La dernière demi-journée était réservée à un échange de vues entre les écrivains de langue française et les écrivains de langue anglaise.

L’une des questions qui allait revenir le plus souvent au cours des débats et qui devait également donner lieu à une interrogation collective, fut celle de la réalité canadienne, c’est-à-dire est-ce que les écrivains canadiens reflètent, consciemment ou non, une réalité canadienne et d’autre part, quelle est cette réalité canadienne. La question est vaste et extrêmement difficile à démêler; elle souleva cependant assez d’intérêt pour que l’assemblée suggère d’en faire le thème de la prochaine rencontre qui doit avoir lieu à l’automne 1960 et que Michèle Lalonde et Jacques Godbout ont accepté d’organiser.

QUELQUES semaines auparavant, les prix littéraires de la Province de Québec, cette fois en poésie, avaient été attribués. Le premier prix était accordé à Pierre Trottier pour son recueil *Poèmes de Russie* (Editions de l’Hexagone) et pour un manuscrit qui doit être publié au cours de l’année: *Les belles au bois dormant*. Les deux autres prix allaient à Ronald Després (*Silences à nourrir de sang*) et à Jacques

Godbout (*Les pavés secs* et un manuscrit à paraître en 1960). Pierre Trottier, diplomate de carrière, séjourne présentement à Londres. Jacques Godbout, réalisateur à l'Office National du Film, est directeur-adjoint de la revue LIBERTE 60. En plus d'être un des jeunes écrivains les plus actifs, il mène une carrière de peintre avec autant de succès.

C'EST François Moreau, un autre jeune écrivain canadien qui vit momentanément à Londres, qui avait remporté le prix du concours annuel de pièces de théâtre organisé par le Théâtre du Nouveau-Monde. Sa pièce *Les Taupes*, publiée par la suite dans *Les Ecrits du Canada français*, est impitoyable pour une certaine bourgeoisie qui cache ses tares sous un vernis apparent. On assiste à la dégringolade d'une famille "bien" qui, jusque là, avait porté un masque. Mais tous les masques tombent, les uns après les autres, dans un climat de haine qui s'aggrave sans cesse. La pièce de François Moreau a suscité diverses réactions qui ne l'ont pas empêché, au contraire, de demeurer à l'affiche plusieurs semaines. François Moreau possède de belles qualités de dramaturge et il sait écrire une langue nette et belle, ce qui n'est pas toujours le fait de ses confrères dramaturges plus connus.

VERS la même époque—la rentrée comporte toujours quantité de manifestations—une des joies des intellectuels du Québec a été d'apprendre le lancement de *Canadian Literature*, à l'Université de B.C., revue qui sent le besoin de publier des textes écrits en français. Dans cet immense pays où les distances empêchent souvent tout contact humain, l'apparition d'une revue comme celle-là est de nature à permettre des échanges de vues qui n'auraient jamais été possibles autrement. Le rôle qu'ont à jouer les revues dans la vie intellectuelle d'un pays est un rôle de premier plan. Non seulement la revue tient compte de la littérature qui se fait, mais elle est en mesure de provoquer des œuvres, de donner un public à des écrivains. *Canadian Literature* a ce mérite d'apporter aux lecteurs de l'Ouest du pays certaines données sur la vie littéraire canadienne de langue française et de faire connaître aux intellectuels de langue française ce qui peut se faire chez nos confrères de langue anglaise. Cette préoccupation est nécessaire dans un pays comme le Canada où le rôle de la littérature et de l'écrivain n'a jamais été exagéré par qui que ce soit. L'action entreprise par *Canadian Literature*

est d'autant plus intéressante qu'elle est susceptible d'unir les provinces extrêmes du pays.

DEPUIS une dizaine d'années, l'un des principaux éditeurs de Montréal—Le Cercle du Livre de France—organise un concours annuel de romans. Le jury, choisi parmi les critiques les plus compétents, détermine le gagnant d'après les manuscrits présentés au concours. Plusieurs de nos meilleurs romanciers ont ainsi, soit au début de leur carrière, soit un peu plus tard, obtenu ce prix. En 1959, c'est Pierre Gélinas qui était couronné pour son premier roman *Les vivants les morts et les autres*. Ce livre raconte l'expérience politique d'un homme qui, après certains événements internationaux, cesse de croire en la mystique du parti et en quitte les rangs. Si le livre est intéressant à plusieurs points de vue comme document, il ne s'impose pas comme un roman de première force. La part du reportage y est trop importante pour permettre à l'auteur une construction de roman, la dimension d'une œuvre d'art. Il n'empêche que tel quel, le livre est passionnant, et sa signification est à retenir pour notre milieu qui fomenté souvent des révoltes sans les pousser à bout. Pierre Gélinas est un écrivain qui continuera d'écrire, voilà qui est rassurant.

EN JANVIER, la revue *Cité Libre* a fait peau neuve. Publiée irrégulièrement, trois ou quatre fois par année depuis 1950, *Cité Libre* a été, je crois, à l'origine d'une certaine évolution de notre milieu. Ses prises de position sur les problèmes sociaux et politiques ne sont jamais passées inaperçues. Se définissant comme une revue catholique de gauche, *Cité Libre* n'a jamais hésité à s'opposer nettement à la hiérarchie, lorsque le besoin s'en faisait sentir. Cette revue a été un des pôles de résistance au cours de la dernière décade. Elle aura contribué, je crois, à créer un peu plus de liberté dans notre milieu, ne serait-ce qu'en démasquant des influences occultes.

Après 10 ans, un choix s'imposait aux animateurs de *Cité Libre*: ou cesser de paraître ou réorganiser l'équipe et relancer la revue sous une forme nouvelle. Cette dernière solution, heureusement, s'imposa.

*Cité Libre* paraît maintenant tous les mois et sa diffusion a été considérablement agrandie. Le format a été changé et tient maintenant du magazine. Les collaborateurs sont plus nombreux et si l'on a voulu con-

server à la revue des articles bien documentés et très fouillés, on a également fait un effort particulier pour y introduire des articles plus courts qui se rattachent nécessairement à des événements moins éloignés et susceptibles d'intéresser un public moins restreint. *Cité Libre* est la seule revue du genre au Canada, et le prestige personnel de ses directeurs constitue la meilleure recommandation.

C'EST à la fin de janvier également que l'affaire *Time* a soulevé l'intérêt de toute la population de Montréal. Rappelons brièvement les faits. Un des numéros du *Time* consacré au problème mondial du surpeuplement a été saisi par la police. Le chef de l'escouade de la moralité a ordonné cette saisie jugeant que l'image de la couverture de la revue—une noire donnant le sein à son enfant—était obscène et préjudiciable à la santé morale de la population. On voit dès maintenant quel degré d'imbécilité une décision semblable atteignait. Il va sans dire que je n'aurais pas mentionné cette saisie n'eussent été les conséquences, et l'une d'entre elles est particulièrement révélatrice. Deux jours plus tard, le quotidien *La Presse* publiait les protestations de vingt-sept écrivains, artistes et professeurs contre cette saisie et contre toute forme de censure policière. A ma connaissance, c'est la première fois que les intellectuels réagissaient aussi rapidement, et les protestations individuelles s'ajoutant les unes aux autres, ont donné lieu à une protestation collective dont on a peu d'exemples ici. Ayant participé de très près à l'organisation de cette protestation, je constate que les intellectuels joueraient de plus en plus leur rôle dans la société si on leur en fournissait l'occasion. Individuellement, ils s'intéressent à tous ces problèmes mais prennent rarement position en public. Leur influence ne s'exerce que si tout est organisé ou canalisé par une association quelconque. Les associations ne semblent pas se préoccuper de cet aspect de la vie ni du rôle de l'intellectuel dans la société; c'est pourquoi il devient urgent que quelque chose soit fait en ce sens. La création d'un centre français du P.E.N. Club à Montréal est probablement de nature à faciliter ce rôle des intellectuels et des écrivains.

IL CONVIENT également de souligner que Radio-Canada a diffusé, sur son réseau français, à compter du mois d'avril une série de dix émissions intitulées "Anthologie sonore de la poésie canadienne".

Les poètes les plus représentatifs ont été invités à choisir eux-mêmes quelques-uns de leurs poèmes et à les enregistrer pour cette anthologie sonore. Les documents ainsi accumulés par Radio-Canada sont évidemment très précieux. C'est Fernand Ouellette et Gilles Marcotte qui étaient chargés de rédiger les textes de présentation de chaque poète,

EN AVRIL également, LIBERTE 60, la seule revue littéraire du Canada français, a publié des traductions de six poètes canadiens de langue anglaise: Jay Macpherson, Louis Dudek, Anne Marriott, P. K. Page, Irving Layton et Raymond Souster. Ces traductions remarquables, effectuées par Georges Cartier, ont été publiées en regard du texte original. Un tel geste qui s'ajoute à d'autres, peut amener des contacts plus étroits et un enrichissement de part et d'autre.

CES DOUZE MOIS de vie littéraire, s'ils ont été fertiles en événements de toutes sortes, n'auront pas vu paraître d'œuvres importantes, à l'exception des deux livres de Paul Toupin: *Souvenirs pour demain* et *Le Mensonge*. Je crois en effet qu'une année littéraire qui ne voit pas paraître des ouvrages d'André Langevin, de Gabrielle Roy, d'Alain Grandbois, de Robert Elie, de Jean Simard, de Fernand Ouellette, de Jean Filiatrault, pour ne mentionner que ceux-là, est une année médiocre. L'année 59-60 le fut, à ce strict point de vue, même si elle vaut pas d'autres aspects que je me suis efforcé de résumer.

Sans jouer au prophète, il m'est permis d'annoncer que les prochains mois nous apporteront, autant en poésie que du côté du roman, des œuvres importantes. Et c'est peut-être la seule considération encourageante qui se dégage de l'énumération que j'ai tenté de faire.